

René Sussan

LES RENÉGATS DE L'AN MIL



Denoël

Extrait de la publication

LES RENÉGATS DE L'AN MIL

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

La Route des voleurs

Histoire de Farczi

(prix Cazes 1965)

Dupont et le bonheur des hommes

L'Étoile des autres

(grand prix de littérature de la fondation Del Duca 1967)

La Ville sans fantômes

Collection Présence du Futur

Les Confluents

L'Anneau de fumée

Les Insolites

(grand prix de la Science-Fiction française 1985)

Autres ouvrages publiés sous les pseudonymes
de René Réouven et Albert Davidson.

René Sussan
LES RENÉGATS
DE
L'AN MIL

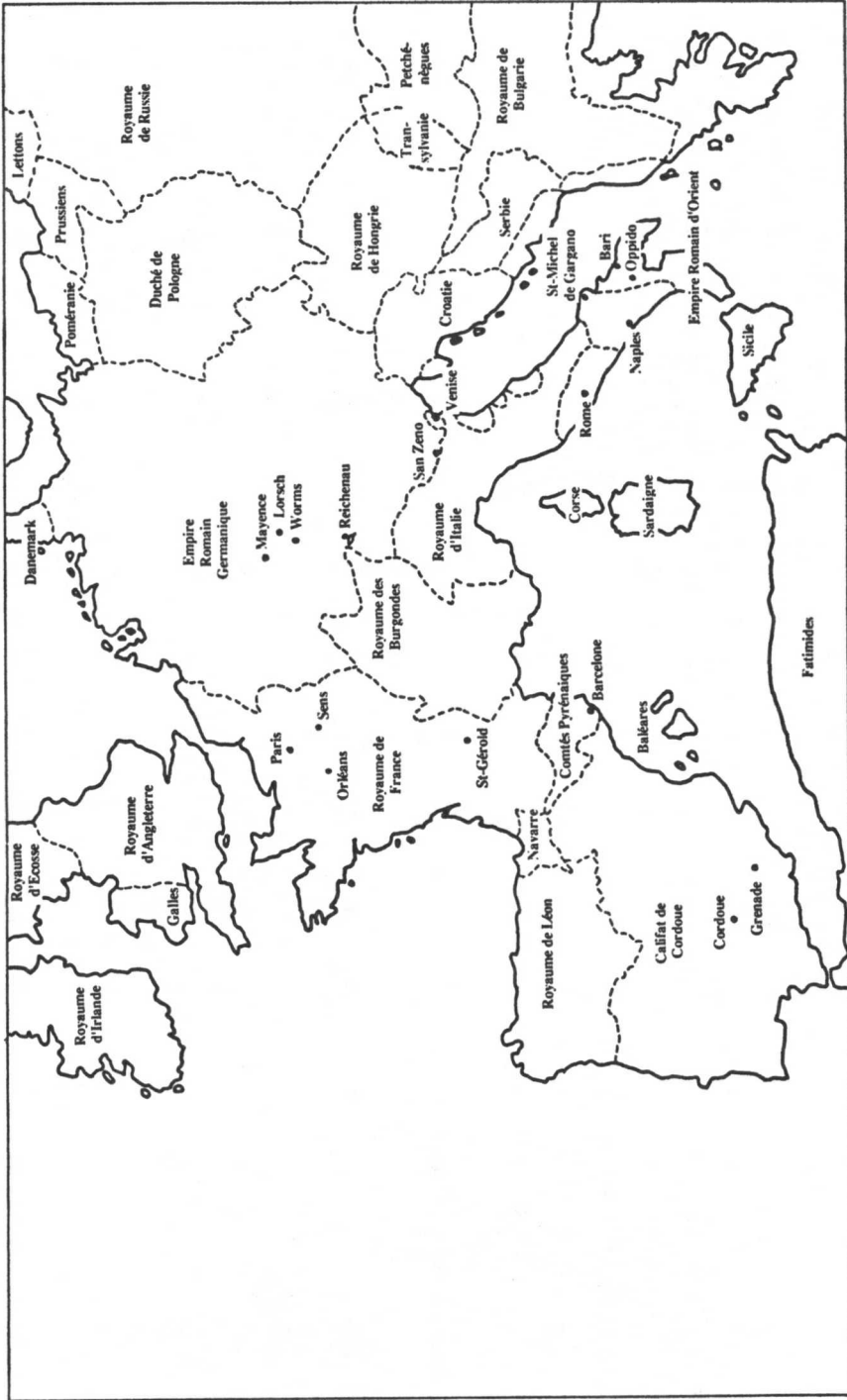
Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1992
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2.207.23996.9
23996.5

*A la mémoire d'Avi Zifroni, qui m'a mis
sur la piste d'Obadiah le Prosélyte.*



AVERTISSEMENT

La geniza, autrement dit la réserve de livres attenante aux bibliothèques des synagogues, constitue pour les historiens un gisement culturel inappréciable. A celle mise au jour dans le vieux Caire, au début du siècle, on doit notamment la découverte des rouleaux d'Obadiah le Prosélyte, par Elkan Nathan Adler, découverte capitale complétée par les publications ultérieures de Jacob Mann. La plupart de ces documents ont, malheureusement, été dispersés depuis aux quatre vents de la recherche archéologique. On peut en consulter à Cincinatti (Hebrew Union College Library), à New York (Jewish Theological Seminary), à la bibliothèque bodléienne d'Oxford, à celle de Cambridge, mais aussi dans les musées de Saint-Pétersbourg et de Budapest.

C'est d'ailleurs le professeur Alexandre Scheiber, de l'université de Budapest, qui a apporté la plupart des précisions concernant Obadiah le Prosélyte, l'un des caractères les plus extraordinaires de son époque, par sa naissance, son itinéraire spirituel et ses voyages à travers tout le Levant. Cependant, le manuscrit de ce grand voyageur présente des lacunes. S'il a beaucoup appris aux chercheurs sur les juiveries d'Asie Mineure et sur les Khazars, on y a relevé des « trous » considérables entre les folios 1B et 2A, dans un texte vraisemblablement consacré à un personnage majeur du premier millénaire, antérieur d'un siècle à Obadiah lui-même.

Par le biais des rapprochements, des recoupements, voire des extrapolations, l'exégèse peut toutefois jeter quelques singulières lueurs sur la figure mythique de ce pape du haut Moyen Âge,

reconnu sous un nom par les historiens chrétiens, retenu sous un autre par la tradition juive, mais que les deux sources, chacune à sa façon, chacune en son temps, ont qualifié de « merveille du monde ». Les chercheurs juifs n'ont pas manqué de souligner son appartenance inaliénable au patrimoine culturel de leur peuple, la très officielle *Encyclopaedia Judaica* lui consacrant un article important à la rubrique ANDREAS. De leur côté, les chrétiens opposent à Jellinek, Gratz ou Güdemann, le cardinal Bennon, Orderic Vital, Platine et Vincent de Beauvais, si bien qu'à trop vouloir approfondir, on risque un conflit culturel de grand style, type Qumram ou Ebla.

En fait, sur la base des révélations apportées par Obadiah le Prosélyte, on aboutit à une manière d'œcuménisme historique, la légende juive – ignorée par la Synagogue – et la légende chrétienne – rejetée par l'Église – ne se rencontrant que pour se corroborer mutuellement. Ce qui prouve que les légendes ont la vie plus dure que l'Histoire, celle en tout cas qui nous a été livrée par les scribes.

Basilicate 1053

I

Aux approches de l'an mil, on s'était remis à croire au Diable. Les textes sacrés avaient fixé la fin des temps au premier millénaire. N'en avait-il pas été ainsi de l'ère étrusque? Pourtant, le ciel résiliait ses menaces, non que Dieu eût refait la paix avec les hommes, mais sans doute attendait-il une date plus propice à son apocalypse. Et, de fait, les années qui suivirent multiplièrent signes et prodiges. En 1003, une baleine apparut à Berneval, aussi fantastique que celle de saint Brendan, tandis que, partout, pleuvaient des pierres. 1014 revit la grande comète. De la forme d'un glaive, elle éclaira de lumière violente plusieurs nuits de septembre. En même temps, le feu dévorait les œuvres de l'homme. Les fidèles sans recours virent brûler l'église de Saint-Michel-l'Archange, la basilique du Sauveur à Charroux, l'église Sainte-Croix d'Orléans, le monastère de Saint-Benoît à Fleury, et quantité d'autres sanctuaires. Poitiers fut calcinée par l'incendie. A Rome, dévastée par un tremblement de terre, on massacra les Juifs.

Au mois de janvier 1023, le soleil sombra en une éclipse opaque, pendant laquelle la lune devint couleur de sang. Durant tout l'automne de la même année, deux étoiles se livrèrent un combat implacable sur la tête des multitudes épouvantées, qui leur lançaient flèches et clameurs. La plus grande de ces étoiles, à l'orient, frappait de sa crinière de rayons la plus petite, qu'elle repoussait

vers l'occident. Dix ans plus tard, en 1033, millénaire de la passion, se produisit une nouvelle éclipse. Après trente ans de merci, le mal des ardents revint consumer les corps d'un feu invisible, et les calamités humaines prirent le relais des catastrophes naturelles. Ce fut le temps des épidémies, des famines et des schismes; des pluies diluviennes noyaient les semences dans le sol, entretenant une stérilité endémique. La disette qui s'ensuivit engendra les pires horreurs. On mangeait les racines de la forêt, les herbes des fleuves, et jusqu'aux charognes qu'on déterrait. On mélangeait l'argile et le son pour une nourriture meurtrière, et bientôt l'on n'hésita plus devant la chair humaine. L'hospitalité fut désormais périlleuse aux voyageurs que leurs hôtes dévoraient, et pour les petits enfants les ogres devinrent quotidiens.

Mais il ne suffisait pas à la colère divine que les corps fussent torturés : les âmes étaient incendiées. Les prophètes égarés se multipliaient, disciples attardés de Lieutard, zélotes d'Arius, dont la doctrine avait gangrené les siècles, manichéens armés de certitudes aiguës... Ainsi, sous les cieux en courroux, voyait-on des hordes de fantômes décharnés cheminer au long des routes, de monastère en hospice, de château en chaumière. Hères affolés de faim, vagabonds sans mémoire, faux pèlerins, vrais brigands, prêcheurs ambigus de qui la bure cachait le fer, graines de potence et gibier d'hérésie, tous se disaient en quête de Dieu.

Seul, l'un de ces errants, Vécélin, ne recherchait qu'un homme. En août 1053, le terme de son long voyage l'avait mené jusqu'au Basili-cate, dans le sud de la péninsule italienne.

II

L'évêque André n'était qu'un homme. Mais si grande était sa foi, si profonde son humilité que, dans toute la région d'Oppido, on le promouvait volontiers à la sainteté. Personne n'avait autant mérité que lui le nom de « père des pauvres ». Ses prébendiers étaient assurés de ne jamais mourir de faim. Quant aux errants, aux mendiants, aux pèlerins, il restait toujours pour eux du pain et du vin à la Porta, son office centralisateur des charités, lequel appliquait sans

faulle la règle diaconique réservant aux pauvres le dixième des revenus du diocèse.

Ce jour-là, pour ne pas manquer la prébende, André avait écourté en entrevue avec Dreu de Hauteville, vavasseur majeur de Robert Guiscard, prochain suzerain, chuchotait-on, de la Calabre et de l'Apulie, avec la bénédiction de son ancien adversaire, le pape Léon IX. Dreu, troisième fils du duc normand Tancrède de Hauteville, venait enfin de voir le Ciel couronner son union en lui donnant deux jumeaux, deux beaux garçons, et il désirait conférer à leur baptême le plus grand faste possible.

– D'autant, Monseigneur, avait-il précisé dans une bonhomie un peu appuyée, que l'un d'eux, comme le veut l'usage, sera voué à Dieu.

Sur le chemin du retour, André imposa une vive allure à son équipage pour traverser la campagne brûlée, dont les horizons tremblaient de chaleur sous l'implacable soleil de l'Adriatique. Arrivé à la basilique, il retrouva la fraîcheur des hautes voûtes avec un plaisir presque paten. Sa première visite fut pour la Porta, où l'aumônier distribuait leur ration quotidienne aux prébendiers, les pauvres sédentaires du diocèse. Ceux-ci s'étaient installés d'autorité sur les bancs rugueux auxquels ils s'arrogeaient droit, tandis que pèlerins, nomades et mendiants de passage s'étaient, eux, regroupés au fond de la salle, dans l'attitude d'humilité que leur imposait leur condition.

Tous s'agenouillèrent à l'entrée de l'évêque, qui, de la main, leur fit signe de se relever. Il s'efforçait de dissimuler au mieux la répugnance que lui causaient leurs puanteurs attisées par la chaleur, mais pouvait-on exiger qu'ils se lavassent alors qu'ils n'avaient pas assez d'eau pour étancher leur soif? D'ailleurs, s'il apportait une certaine distance à la distribution des vivres aux prébendiers, marqués par les vices de l'habitude, André ne manquait jamais d'allouer lui-même leur viatique aux pèlerins. Il les questionnait, essuyait leur sueur, leur donnait de lui l'image dont il souhaitait qu'ils se fissent les chantres sur tous les chemins de la chrétienté. Car l'évêque nourrissait une passion secrète: l'ambition, brûlante comme une maîtresse, jalouse comme une épouse, exigeante comme une famille; non pas la fièvre médiocre des ors et des pourpres, celle, intérieure, ardente, de la foi. Il se voulait plus grand, plus puissant, pour mieux répandre la parole du Seigneur, et à cela sacrifiait tout, même le dédain qu'il éprouvait aux stratagèmes...

La première phase de la charité conclue, les prébendiers servis, se produisit une cohue chez les pèlerins qui, à leur tour, se précipitaient vers le prélat. La faim, la soif, poussaient ces gens à se battre. Cependant, André, protégé de leurs turbulences par l'aumônier, nota que l'un d'eux demeurait extensiblement en arrière, manifestant une arrogante dignité. Ce grand vieillard à la chevelure paille, fixait sur lui un regard gris clair, presque blanc, saisissant dans son visage buriné, tanné par le soleil et par les vents. Malgré lui, André songea à Jacob après son combat avec l'ange, et un vague malaise l'envahit. Pour mieux fuir ces yeux trop impérieux, il se consacra à ses hôtes. Venus presque tous de Saint-Michel-de-Gargano, ils repartiraient vers Naples, puis Rome, pour enfin se prosterner au Latran. Ils reçurent chacun une livre de pain, une mesure de vin, et la bénédiction d'usage, plus le droit de se reposer une nuit dans la salle prévue à cet effet derrière la basilique.

Enfin vint le tour du vieillard. Il s'agenouilla, accepta le pain, le gobelet de vin des mains de l'aumônier, sans pour autant cesser de détailler André, sa robe stricte, son beau visage régulier, ses yeux bleus aux paupières un peu tombantes, et jusqu'à la minuscule éphélide en forme d'étoile multibranche qui marquait le coin de sa pommette gauche. Malgré lui, sous le poids de ce regard, l'évêque porta la main à la menue disgrâce de naissance à laquelle, pour la première fois, et sans qu'il s'expliquât pourquoi, il voyait soudain une importance sans mesure avec celle qu'il lui avait jusqu'alors accordée. Il s'entendit questionner sourdement :

– Vous venez de Saint-Michel-de-Gargano, mon fils?

– Ainsi que tous mes compagnons, Monseigneur.

La voix résonnait d'un bronze étouffé.

– Et vous allez à Rome?

– Non, Monseigneur, ma quête finit ici.

Déconcerté, André mit cependant sa dignité à ne pas interroger plus avant le pèlerin. Il adressa à l'assemblée une bénédiction rapide avant de rejoindre ses appartements.

III

L'évêque dort mal. La perplexité le poursuivait dans le sommeil comme une mauvaise conscience. Finalement, au petit matin, il fit appeler l'aumônier.

– Hier, pendant la prébende, avez-vous remarqué un grand vieillard au regard très clair?

– Si fait, Monseigneur, répondit l'aumônier. Cet homme m'a semblé assez étrange pour que je me sois autorisé à questionner ses compagnons.

– Et?

L'aumônier hésita.

– Compagnons, c'est beaucoup dire, Monseigneur. Même au milieu des groupes de pèlerins, où la confiance est coutumière, cet homme a toujours vécu très seul. On ne sait à peu près rien de lui, sinon qu'il s'appelle Vécélin et doit être très âgé. Robuste, pourtant, et apte à surmonter les épreuves les plus rudes, à ce qu'on m'a confié.

– L'aiment-ils?

– Certes pas, déclara spontanément l'aumônier. En fait, ils semblent surtout le craindre... Les uns pensent qu'il est habité par l'esprit du Seigneur. Les autres, les plus nombreux, songent plutôt au Malin. Mais chez ces gens simples, la superstition se donne libre cours. Avez-vous remarqué l'acuité de son regard?

– Oui, fit sombrement André. On ignore donc quelle est sa quête?

– On sait qu'il cherche quelque chose, ou quelqu'un. Il aurait parcouru, depuis des années, toutes les routes de Germanie, de Francie et d'Italie. On le soupçonne d'avoir séjourné dans ce royaume juif de Sens dont on ne sait s'il a réellement existé, et selon certaines paroles qui lui auraient échappé pendant son sommeil, il aurait également fréquenté les couloirs du Latran.

– Vraiment? s'écria André, d'une voix brûlante, dont il s'appliqua aussitôt à maîtriser l'intensité.

L'aumônier marqua une nouvelle hésitation.

– Vous savez, Monseigneur, je n'ai guère eu de peine à recueillir ces confidences. La personnalité de Vécélin est telle qu'elle suscite tous les bavardages. Les gens aiment à se raconter.

– Mais pas lui?

– Non. Ce qu'on sait à son propos n'est que le fruit de différentes rumeurs transmises pendant les déambulations, durant des années, voire des générations. D'ailleurs, bien peu de ses compagnons d'aujourd'hui le connaissent de longtemps. Certains cheminent avec lui depuis Saint-Michel-de-Gargano, d'autres depuis le mont Cassin, ou, au mieux, depuis le Grand-Saint-Bernard, mais auparavant...

– Et il aurait vécu au Latran? enchaîna l'évêque, d'un ton qu'il fit aussi neutre que possible.

– C'est ce qu'on prétend. Encore ne faut-il accorder à ces propos qu'une importance relative, Monseigneur.

– C'est bien...

André retomba sous l'ardente songerie dont le personnage avait un moment dévié le cours. Dans cette province d'Apulie, convoitée par les Lombards, les Grecs, les Normands et les Sarrasins, la promotion ecclésiastique était rapide, favorisée qu'elle était par la rivalité engagée avec le clergé byzantin, tenant de la grande faille spirituelle qui se dessinait à l'Orient. Evêque à quarante ans, André brigua à présent le siège métropolitain d'Apulie, que lui disputait l'évêque Byzantus de Trani. Et pour cette âpre lutte, d'où la miséricorde divine était souvent absente, il s'était assuré le soutien des seigneurs normands, implantés dans la région dès le début du siècle, dont la position s'était encore renforcée en juin, après la victoire de Robert Guiscard « le rusé » sur Léon IX, victoire aussitôt suivie de réconciliation et de vasselage...

La pensée d'André revint à Vécélin, à ce qu'on colportait sur lui à propos du Latran. Il ferma les yeux, comme pour contenir le tumulte de ses idées. Il se l'était avoué depuis longtemps, Bari ne constituait dans son esprit qu'une étape obligée sur la route d'un plus grand destin. Mais au plus obscur de lui-même, quel évêque ne rêve pas au trône de saint Pierre?

IV

Le lendemain, n'y tenant plus, il fit venir Vécélin. Celui-ci manifesta sans réticences les signes extérieurs de respect auxquels il était

accoutumé, mais il y apporta une manière de distance hautaine dont André s'irrita, dans la mesure où la position de son interlocuteur n'était pas autant à sa discrétion qu'il l'eût souhaité. Il se vit obligé de reconnaître que ni l'âge ni les épreuves n'avaient voûté la silhouette ou affaibli les traits de ce gueux, auquel ses haillons conféraient une dignité paradoxale.

– *Eh bien, bonhomme, fit-il rudement, j'ai tenu à te voir car tu me parais être l'un des plus anciens pèlerins qui soient passés par Oppido.*

– *Je suis à votre disposition, Monseigneur.*

André redécouvrit ce timbre de voix, sourd, rauque, vibrant d'une force soigneusement retenue.

– *On conte beaucoup de choses à ton sujet.*

– *J'en ai l'habitude, Monseigneur. Je connais les hommes.*

– *En ce cas, ironisa André, peut-être pourrais-tu me dire pourquoi je t'ai demandé de venir?*

– *Pour vous parler du Latran, Monseigneur.*

Les deux regards s'affrontèrent. André soutint le choc sans broncher, mais toutes ses superstitions lui revinrent en foule, et il se demanda si, avec l'aide du Diable, Vécelin ne mettait pas son âme à nu. Il durcit sa pensée et sa parole pour riposter :

– *Tu sembles bien sûr de toi. N'est-ce pas faire preuve là d'un orgueil démesuré?*

Vécelin répondit sur le ton de sa soumission :

– *Seulement de logique, Monseigneur. On s'accorde à vous dépeindre partout comme un prélat intelligent et très doué, animé au surplus d'une foi ardente, sans concessions aux faiblesses humaines...*

André crut discerner dans l'intonation une ironie imperceptible, mais il s'efforça de bannir toute émotion de son visage.

– *Eh bien, poursuis!*

Vécelin baissa la tête. André y vit moins un signe d'humilité que le souci probable de ne rien livrer de ses sentiments profonds.

– *Pour un homme comme vous, Monseigneur, le Latran constitue le terme obligatoire de la foi. Je crois que, d'une certaine façon, la chrétienté vous réclame.*

André contint l'étonnement qui le submergeait.

– *Qu'est-ce qui te le fait croire?*

– *Je vous l'ai dit, Monseigneur, j'ai l'habitude des hommes. Sans*

sonder les reins et les cœurs, privilège qui n'appartient qu'à Dieu, je crois pouvoir deviner ceux que leurs vertus appellent aux plus hautes destinées.

– Tu en as donc tellement côtoyé? railla André.

– Quelques-uns, Monseigneur, et non des moindres, répondit Vécelin. Ma vie a été longue, pleine d'enseignements.

André renonça à l'ironie.

– Pourquoi m'as-tu dit que ta quête finissait ici?

Vécelin répondit âprement :

– Parce que enfin je vous ai trouvé, Monseigneur. Et que vous êtes celui qui me paraît le plus propre à recevoir mon récit en dépôt. Il ne faut pas que disparaissent de la mémoire des hommes des événements dont la mienne est demeurée l'unique gardienne à ce jour.

Avant qu'André eût pu réagir, Vécelin poursuivit :

– Il s'agit là d'un de ces hommes exceptionnels dont je vous parlais, Monseigneur, l'un de ceux que j'ai connus au Latran, où il vivait un destin à la mesure de sa personnalité...

Une impulsion irrésistible saisit André, qui jeta d'une voix brûlante :

– Est-ce que je le connais?

– De réputation, certainement, Monseigneur.

– Qui est-il?

– Je vous le dirai, repartit Vécelin, impavide. Il faut d'abord que vous m'écoutiez jusqu'au bout, sans m'interrompre ni me questionner.

André réprima sa fureur à grand-peine, mais l'autre avait réussi à ferrer sa curiosité. Il hocha la tête.

– Bien. Tu tiens à raconter ton histoire, et pour cela, ne pas en dévoiler le ressort. Mais comment appelleras-tu ce personnage, que je connais, paraît-il, si tu ne veux pas que je l'identifie aussitôt?

– Par son nom, répondit Vécelin. Elhanan.

André fronça les sourcils.

– Elhanan? Prononcé avec ce son guttural? Qu'est-ce que ce nom? Il ne me paraît pas chrétien.

– Effectivement, reconnut Vécelin, c'est un nom juif, Monseigneur.

– Un Juif! éclata André, hors de lui, tu veux me raconter l'histoire d'un Juif? Tu te moques de moi, bonhomme! En quoi l'histoire d'un Juif peut-elle me concerner! Et d'ailleurs, que ferait un Juif au Latran?

"La foi est avant tout une exigence intérieure, affirma l'évêque André. D'une certaine façon, chacun porte en soi le Seigneur, et la sincérité en est la seule pierre de touche."

Les héros de ce livre en sont convaincus. Juifs devenus chrétiens, ou chrétiens devenus juifs, ils sont en quête d'une pureté dont l'exigence transcende les dogmes et dépasse les croyances antagonistes. Des brumes de l'Allemagne médiévale au soleil du désert africain, en passant par les fastes de la civilisation arabe à El-Andaluz, ils portent au cœur, pour transmettre leur foi, la seule flamme de l'amour divin. Mais l'an mil, hélas, laisse peu de place au doute. Résonnant au cliquetis des armes et de la voix rauque des cors, illuminé par les flammes des bûchers, secoué de rumeurs d'Apocalypse, il se veut le temps des certitudes...

René Sussan est né en 1925 à Alger. Après avoir commencé sa carrière en littérature générale avec *La Route des voleurs*, il s'oriente ensuite vers le roman policier qu'il signe sous les pseudonymes de René Réouven et Albert Davidson. *Les Renégats de l'an mil* est son premier roman historique.

Illustration de couverture:

IX^e siècle. Anonyme.

Alcuin et Raban Maur, miniature extraite des louanges de la Ste Croix de Raban Maur. Bibliothèque nationale, Vienne.

© EDIMEDIA

Extrait de la publication



9 782207 239964

B 23996.5 10.92
ISBN 2.207.23996.9
120 FF TTC